

VOLONTARIAT **INTERNATIONAL** **SALESIEN**

Vidès France/Belgique

Lettre n°18



Dieu Amour

qui nous a créés et nous appelle à vivre en frères,
donne-nous la force d'être chaque jour des artisans de paix ;
donne-nous la capacité de regarder avec bienveillance tous les
frères que nous rencontrons sur notre
chemin.

Maintiens allumée en nous la flamme de l'espérance
pour accomplir avec patience,
des choix de dialogue et de réconciliation,
afin que vainque finalement la paix,
et que du cœur de chaque homme soient bannis ces
mots : division, haine, guerre !

Seigneur, désarme la langue et les mains,
renouvelle les cœurs et les esprits, pour que la parole
qui nous fait nous rencontrer, soit toujours « frère »,
et que le style
de notre vie
devienne :

Shalom,

Paix,

Salam !



Sommaire

Janvier/février 2016

LE VOLONTARIAT :

P.2 Béatrice à Manille

P.6 Samuel à Puerto Montt

P. 11 Florian à Mahajanga

P.18 Benjamin à Lyon

DOSSIER

P.16 DROITS DE L'HOMME

POUR REFLECHIR

P.9 ENTRONS EN RESISTANCE
avec Emmanuel Bénard

site : vidès-france.com ou salesiennes-donbosco.be
courriel : videsbelgique@yahoo.fr ou videsfrance@yahoo.fr
M.B. Scherperel : mbscherperel@gmail.com - 04 91 75 23 35 & 06 84 31 62 52

Béatrice :

Je me sens membre de cette grande famille !

Béatrice RIVOLTA est à Manille depuis plusieurs mois maintenant... Elle commence à connaître un peu mieux la réalité du pays et la vie de la communauté éducative dans laquelle elle est pleinement insérée et fait de multiples découvertes toutes plus enrichissantes les unes que les autres.

LES BIDONVILLES DE MANILLE

Manille est le genre de ville qui ferait devenir claustrophobe n'importe qui. Trop grande, trop de bouchons, trop de pollution, trop chaud, trop de bâtiments. Pas assez de nature ! Les espaces verts, déjà peu nombreux, se font happer par les nouvelles constructions. On aperçoit, entre des bidonvilles croulants, des rivières marron charriant des déchets. Le ciel est sans cesse couvert. Quand ce ne sont pas les nuages chargés de pluie, ce sont les toits protégeant de la pluie et du soleil, ou les routes superposées afin de tenter vaincre le trafic.

La plupart des fenêtres sont closes, pour éviter pollution et boucan ! La proximité entre les bâtiments rend nécessaires les rideaux ou les vitres opaques. Les quelques fleurs en plastique qu'on trouve chez les sœurs - les vraies plantes étant des repères à insectes tropicaux plutôt louches qu'on évite - ne suffisent pas. Sans compter que se balader dans Manille n'est pas chose aisée. Prévoir en moyenne 10 minutes par kilomètre à parcourir, à cause de l'éternel trafic immobilisant toute la ville, quelque soit l'heure. Et une fois accepté le Trafic, reste à comprendre comment se déplacer. Le système des Jeeps reste très compliqué pour les non-initiés car Manille est une mégapole de 11 millions d'habitants, c'est-à-dire 11 fois la métropole lilloise ! Même dans les taxis, les gens montent par dizaines. Tout est bondé, pollué, grouillant.

FAMILY DAY...

Le Day du VIDES : on rassemble plein d'enfants, ceux que l'on visite habituellement avec *Busina*, l'école ambulante ainsi que leurs familles. Cela se traduit par



quelques 350 personnes dans un amphithéâtre, une messe en tagalog, des diapos, des activités et un gros goûter. On n'a rien compris de tout *l'aprem*, mais on a tout de même créé des liens avec les enfants : ce sont ceux qu'on voit toutes les semaines et qu'on aide pour les devoirs, donc on a un peu joué, des jeux faciles, ne nécessitant pas de parler ! C'était plutôt cool.

...et LOURDES'GROTTO.

Le lendemain matin, nous sommes allées à la *Lourdes' Grotto*. Oui, dans ce coin perdu des Philippines, il y a une grotte de Lourdes ! On marche une vingtaine de minutes, on gravit 150 marches et nous voilà dans ce haut-lieu de pèlerinage. Une Grande statue de Marie nous attend là, un poil trop kitch, elle est même maquillée ! Mais, la dévotion des gens est très touchante. Beaucoup de cierges brûlent et des gens se recueillent dans une chapelle en bois, très simple.

LUDOVICA

Je n'ai pas beaucoup vu Ludovica, la volontaire italienne qui est partie vendredi soir. Une compagne d'aventure non prévue mais tellement appréciée !



Quelle joie d'attendre ensemble dans le couloir que les sœurs aient fini leurs interminables réunions, d'être deux pour combattre les cafards dans sa chambre, de pouvoir échanger nos ressentis, de se pousser mutuellement à tester tout un tas de trucs qu'on aurait jamais fait seule, genre calin au serpent, de pouvoir échanger des regards perplexes quand les philippins nous proposent un macdo à 10h du matin ou de goûter le balot, œuf avec un poussin mort à l'intérieur - Beurk, je n'ai toujours pas essayé! - de pouvoir parler italien, d'avoir quelqu'un qui kiffe trop prendre des photos ! C'était cool. Je l'ai accompagnée à l'aéroport et on s'est quittées, sans savoir quand on allait se revoir. Plutôt bizarre après un mois vécu ensemble !

ENGLISH WEEK et TYPHON !

Le jour d'ouverture de l'*English Week*, pas classe pour cause de typhon ! C'était assez impressionnant, un vent de malade, une pluie incessante et une chaleur étouffante. Mais rien de grave par ici. On a du juste recommencé tous les décors de la fête, démolis par la pluie et le vent ! Mardi donc, rendez-vous à 6h en salle des profs pour finaliser costumes et maquillage. 6 heures !!! C'est ainsi qu'on s'est baladées toute la journée déguisées en fées. J'ai fait cours avec de grandes ailes et du maquillage plein la figure. On a joué au basket, sous le regard moqueur des élèves, vu que je fais deux têtes de plus que les autres ! Tout ça en parallèle avec le scrabble géant et les cours. J'ai aussi trainé à la foire aux livres, et j'y ai déniché quelques contes philippins en anglais. La semaine s'est déroulée ainsi, entre changements improvisés d'emplois du temps, et une belle ambiance festive !

DES SŒURS JOYEUSES ET SOURIANTES...

A côté de cette effervescence du côté de l'école, il y a une joie profonde dans la communauté des sœurs. Si vous pouviez les voir... Jeunes, vieilles, toujours avec dix milles trucs à faire, leurs habits blancs ou gris et toujours le sourire aux lèvres ! Elles adorent faire des blagues et se taquiner. Je suis devenue la copine des Lolas, les petites vieilles, trop mignonnes qui mesurent à peu près un mètre vingt, qui sont à moitié sourdes mais tellement marrantes. Et les jeunes sœurs... Il y en a une qui a une parfaite tête de mignon rigolo, une autre avec des petites bouclettes fofolles qui dépassent de son voile, et ça chante, ça danse, ça joue au scrabble, ça me fait goûter des trucs chelous : gelée de litchi, tamarin confit, ketchup à la banane ! Toujours souriantes, toujours attentionnées et disponibles. Rien que de les voir, autour de cette grande table, ça me met la joie au cœur. La joie donc. La joie avec les élèves, avec qui on joue beaucoup, la joie avec les profs, soudés par ces deux semaines intenses, la joie avec les sœurs. La joie, c'est l'esprit salésien. La joie, c'est le début de la sainteté, nous disait Dominique Savio...

AIDE AUX SINISTRES DU CYCLONE

Vacances de la Toussaint. Au lieu de se reposer, en route pour les lieux sinistrés par le dernier cyclone. Imaginez ! Une dizaine de sœurs entre 30 et 65 ans, dans leur tenue de mission - chapeaux et casquettes pardessus le voile - une dizaine de jeunes de l'ALS, « l'école de la seconde chance », qui donne des cours à ceux qui ont laissé tomber l'école depuis longtemps et leur permet de passer des examens et obtenir une qualification. Et une centaine d'énormes sacs, contenant les biens à distribuer : vêtements, conserves et quelque 2000 kilos de riz !



A notre arrivée dans ce village de pêcheurs à moitié inondé, le comité de la ville nous fait les honneurs et nous offre des pansits, une sorte de nouilles, et du pandesal, le pain national. On attaque alors la première distribution : 600 personnes, rangées en colonnes, avec des bons leur donnant le droit d'avoir un certain nombre de sacs. Tout cela s'est terminé en moins d'une demi-heure.

Ensuite, à 1km de là, seconde distribution. Mais avant...les habitants avaient préparé du riz, du poisson, de la soupe et plein de fruits de mer frais. Pendant que j'essayais péniblement de décortiquer mon crabe, je réfléchissais. On venait aider ces gens. On leur donnait du riz, parce qu'ils n'avaient rien. Et eux, ils trouvaient le moyen de nous accueillir comme des rois. J'avais envie de dire non, mais gardez votre nourriture, vous en avez plus besoin que moi ! Mais c'était leur dignité, de nous accueillir ainsi. C'était beau ! J'étais très touchée par cet accueil. Et en même temps, comment ne pas penser que ce repas aurait pu nourrir des familles du coin ?

Nous avons fait une troisième distribution comprenant trois vagues de 300 personnes puis nous nous sommes rendus à l'école publique du coin pour donner des cahiers, des crayons, des stylos, et même quelques jouets. C'était le bonheur pour ces enfants ! Ils étaient beaux, ils attendaient sagement depuis au moins une heure.

Soudain, je lève la tête et sur le mur de l'école, je vois une fresque représentant une guide et un scout, avec la loi scoutie écrite en tagalog. Je me suis sentie parfaitement à la maison ! Cette loi scoutie, qui fait que je suis ici aujourd'hui, fait aussi grandir ces jeunes, comme elle le fait depuis plus de 100 ans dans la plupart des pays du monde. Et le sens des mots «



fraternité scoutie », l'impression d'appartenir à une grande famille dépassant les frontières, à rarement été aussi forte. Je ne répéterai jamais assez, merci Baden Powell.

VOILES AU VENT ET TYROLIENNES !

Hier, nous avons eu notre sortie en communauté. Nous nous sommes rendus aux pieds du mont Pinatubo, celui qui a recouvert la planète de cendres en 1991... Là, il y a un parc d'attraction, très minimaliste mais une nouveauté occidentale pour les habitants. Entrée gratuite et goûter offert, le parc étant tenu par une ancienne élève ! Une quinzaine de sœurs donc, courant partout, entre la balançoire géante et la tyrolienne. On a aussi fait un minigolf et je me suis fait massacrer par une sœur de 83 ans ! Ensuite, nous sommes allées manger au resto, avant d'enchaîner sur un parc architectural. La journée s'est terminée en beauté, la sœur de Sister Ailyn nous ayant invitées à manger chez elle ! C'était drôlement bon et j'ai tenté de discuter avec la mamie de 80 ans, vraiment attachante, malgré la barrière de la langue.

« MOT DU MATIN » SUR LE TROTTOIR

En partant un matin pour "le trottoir" où nous rencontrons les enfants « de la rue » suivis par le Vidès, je me fais interpeller : "Oh ! Béa, tu fais le good day" Le *good day* est une petite histoire, souvent en rapport avec l'évangile, un « mot du matin ou du soir » tradition héritée de Don Bosco, à laquelle je tiens beaucoup. Ok, c'est parti :

« J'ai fait un rêve : je cheminais sur la plage, côte à côte avec le Seigneur. Nos pas se dessinaient sur le sable, laissant une double empreinte, la mienne et celle du Seigneur.

L'idée me vint que chacun de nos pas représentait un jour de ma vie. Je me suis retournée pour regarder en



arrière. J'ai vu toutes ces traces qui se perdaient au loin. Mais je remarquai qu'en certains endroits, au lieu de deux empreintes, il n'y en avait plus qu'une. J'ai revu le film de ma vie. Ô surprise ! Les lieux à l'empreinte unique correspondaient aux jours les plus sombres de mon existence : jours d'angoisse ou de mauvais vouloir, jours d'égoïsme ou de mauvaise humeur. Jours d'épreuve et de doute, jours où moi j'avais été intenable...

Alors, me retournant vers le Seigneur, j'osais lui faire des reproches : « Tu nous as pourtant promis d'être avec nous tous les jours ! Pourquoi n'as-tu pas tenu ta promesse ? Pourquoi m'avoir laissé seul aux pires moments de ma vie, aux jours où j'avais le plus besoin de ta présence ? »

Alors le Seigneur m'a répondu : « Mon ami, les jours où tu ne vois qu'une trace de pas sur le sable, ce sont les jours où je t'ai porté. »

Les gamins me regardaient un peu hallucinés, la plupart ne comprennent pas l'anglais, mais ceux qui ont compris avaient l'air intéressés !

**SOIXANTE ANS DE
PRESENCE...C'EST
FETE !**



J'ai rendu plein de tests, corrigé plein de devoirs, finalisé les examens de fin de semestre. C'était une période chargée, d'autant plus que les élèves devaient aussi réviser leurs chorégraphies pour les 60 ans de présence des sœurs salésiennes aux philippines!

Les sœurs ont loué l'une des plus grandes salles de concert de Manille afin d'accueillir un monde fou : anciens élèves de toutes leurs écoles, élèves, enseignants, amis... Ma mission en ce grand jour : maquiller les étudiants de DBS qui jouaient. Vraiment chouette, après avoir assisté à leurs répétitions, d'être avec eux, dans ce moment de stress ultime à 50 dans une pièce de 20 m², partageant, par contagion, leur trac...

Sur scène, une immense croix, une statue de *Marie help of christians*, un autel. Un petit sentiment bizarre: est-ce vraiment ma place, d'être là, moi qui ne connais les FMA philippines que depuis deux mois?

Mais cette sensation se dissipe pour laisser place à l'immense joie de faire partie de cette grande famille salésienne, de me sentir un peu à la maison ici, à l'autre bout du monde...et de penser que cette fête, que ma mission ici, que tout cela est dû à un petit gars têtue qui aimait la jeunesse et qui voulait sortir les jeunes de la misère des rues de Turin, qui voulait rendre espoir aux jeunes en prison... qui lui même suivait le chemin indiqué par Jésus. Merci don Bosco ! Moment d'émotion.

La messe est très belle, avec la participation des élèves et de tous les amis... Et ensuite, le concert. Célébrer 60 ans : des souvenirs, la présentation de toutes les communautés, la vie de la congrégation ici. C'est très très chouette ! Les élèves dansent et chantent et sont vraiment à la hauteur, tout comme les sœurs ! C'est un très beau moment ! (blog. Nov.2015)

MISSION MEDICALE ET CADEAUX DE NOEL !

Nous avons réalisé une mission médicale à *Pampaga* dans la communauté indigène des *Aitas*. A notre arrivée, des enfants en costumes traditionnels me traînent sur le devant de la scène pour faire avec eux, l'une de leurs danses traditionnelles.

Après la prière et la présentation des 87 bénévoles du Vidès, nous sommes séparés en deux groupes : certains ont encadré la mission médicale, qui a lieu quatre fois par an dans quatre endroits différents pour dépister et soigner gratuitement toutes sortes de maladies et fournir les médicaments nécessaires à ces populations trop pauvres pour 'offrir le "luxe" d'une consultation. Les autres bénévoles, dont moi-même, se sont lancés dans un grand jeu avec les enfants et une distribution de bonbons à la clé. Ensuite, on a lancé la distribution de cadeaux de Noël. Tout le monde s'est mis en rang pour recevoir : nourriture, mais aussi du savon et des éponge, un jouet, une brioche, des sucettes, des jus de fruits et ils étaient juste trop heureux !

C'était une belle journée pleine de rires et de rencontres, des visages rayonnants, une joie profonde. Un moyen de faire sortir Noël de l'injonction à la consommation des grands magasins, et de partager cette joie au de-là des amis et de la famille. (Blog – novembre-décembre 2015)



Samuel

« Les enfants de la « Casa » ont besoin d'affection et d'attention... »

Samuel AIRAUDI habite Dignes et a préparé son baccalauréat à Marseille, en logeant chez sa grand-mère. Il a ainsi rencontré l'an dernier, Sœur Marie Béatrice, pour envisager son volontariat. Il est actuellement à PUERTO MONTT au CHILI chez les salésiens de Don Bosco, auprès d'adolescents confiés à leurs soins par le Ministère de la Justice.

Mon travail à la casa !

« Mon "travail " avec les enfants de la court de 15h à 19h. Je suis avec eux pour jouer au foot ou à d'autres sports ; je leur prête le vélo des prêtres de la paroisse et ils sont contents... Ils ont vraiment besoin de relations et d'attention ! Je me rends chaque après midi à la « Casa Mamma Margherida » qui compte 18 jeunes âgés de 7 à 17 ans. Quatre d'entre eux sont placés pour faits de maltraitance de la part de leurs parents ou bien ceux-ci ne savent pas gérer leur éducation. Les quatorze autres sont déclarés orphelins ou en situation d'abandon. Chaque personnalité est bien entendu, différente de l'autre. Certains jeunes sont moins évidents à gérer que d'autres, ils n'ont pas forcément le même niveau d'éducation. La plupart du temps, ils n'ont aucun respect pour le matériel et abîment et détériorent pas mal de choses.

La situation sur place n'est pas pauvre, car la fondation aide les salésiens à prendre en charge tout ce peuple d'adolescents qui n'ont rien ! Ils mangent les trois repas par jour, ont suffisamment de vêtements. La maison est composée d'une cuisine juxtaposée au salon avec un écran plat accroché au mur. La suite du rez-de-chaussée contient des douches, une chambre pour les plus petits et le bureau de la

directrice. C'est elle qui s'occupe de tout ce qui concerne l'administratif et donc l'accueil des enfants, les relations avec le tribunal, etc.. C'est une décision de justice qui place les enfants dans cette maison. La nourriture provient de dons, de fin de stocks ou de produits invendus qui sont un peu abîmés comme les fruits et légumes. Le site où se trouve l'orphelinat comprend aussi les locaux d'une école spécialisée pour handicapés mais je ne m'occupe pas personnellement de ce type de personnes.

Un des orphelins fréquente cette école spéciale. Il souffre de troubles psychiques et n'arrive pas à prononcer plus de cinq mots d'affilée. Par contre, il comprend tout et reste très souriant !

L'objectif de cette maison est de protéger et de faire grandir les enfants dont les droits ont été violés. Il faut leur assurer des conditions de vie qui leur permettent de grandir. Vélib, un jeune de 16 ans dit que c'est la meilleure "casa" de Puerto Montt. Dans





l'ensemble règne ici, la bonne humeur et la bonne entente des jeunes entre eux. Ces jeunes préparent leurs vies d'adultes car ils n'ont aucun lien familial. Deux "tio", c'est ainsi que les enfants appellent leurs éducateurs : « tonton, oncle », supervisent mon travail pour voir ce qui va bien ou ce qu'il faut améliorer. Ils sont satisfaits de ma bonne humeur et de ma serviabilité. Par ailleurs, je suis le seul

bénévole. Les autres *tio* ou *tia* sont rémunérés car pour certains, il s'agit d'une de leurs professions, car souvent, ils en ont plusieurs.

Je suis content de ce que je vis ici. Tous les jours, j'ai une heure de cours d'espagnol et je profite de mon temps libre pour découvrir le pays, lire et dessiner, ma passion ! «

Samuel Airaudi – E-mail - novembre 2015 -

La présence salésienne au CHILI

Les premiers salésiens sont arrivés au Chili en 1887, dans les villes de Concepcion et de Punta Arenas. Depuis lors, au service de l'Eglise locale, ils s'occupent de la promotion et de l'évangélisation des jeunes les plus pauvres et de milieu populaire. Les sœurs salésiennes suivront de peu.

La présence salésienne au Chili se distingue par sa contribution dans le domaine de l'éducation, en particulier dans les domaines techniques et

professionnels. Les salésiens desservent actuellement 17 écoles primaires, 10 écoles secondaires scientifiques et littéraires, 11 écoles techniques et professionnelles, 4 Centres de jeunes, 16 paroisses, L'Université Catholique Raúl Silva Henríquez, un Centre radiophonique, une Maison d'éditions.

La Mission de Puerto Montt

Pour assurer l'éducation des enfants après le tremblement de terre de 1960, le Père José Fernandez Pérez avait installé dans le secteur des "logements pour tous", en 1961, une école appelée "Christ Sauveur" puis fondé le lycée

"Peñihue".

Les salésiens arrivent à Puerto Montt à l'invitation de l'archevêque du lieu, Mgr Eladio Vicuña au mois de Février 1986 pour prendre en charge le lycée "Peñihue", selon les vœux ardents du Père José. L'établissement d'ailleurs, porte son nom.

Les salésiens gèrent actuellement :

- L'école "Padre José Fernández Pérez" qui accueille plus de deux mille étudiants.
- La paroisse « Christ-Sauveur », qui s'occupe de



cinq communautés chrétiennes :

Christ Sauveur, Laura Vicuña, San Antonio de Padua, San Sebastian et San Alberto.

- La Fondation Cenlaví qui comprend trois projets :

Le Centre "Laura Vicuña" qui accueille 105 garçons et filles du lundi au vendredi et l'école spécialisée pour 44 garçons et filles ayant des besoins éducatifs particuliers ; le centre "Maman Marguerite" accueillant 20 garçons de milieux défavorisés ; le Centre de santé familial "du logement pour tous".

Les sœurs salésiennes, quant à elles, dirigent 19 établissements scolaires et s'occupent des filles en détresse. Elles ont de nombreux foyers, internats et centres d'accueil pour les fillettes et les adolescentes. Elles ont également ouvert des « garderies » pour les familles en situation précaires.

Elles dirigent des Maisons de spiritualité pour les jeunes gens. Le Sanctuaire « Laura Vicuña » offre aux jeunes générations la chance de découvrir le silence, la Parole de Dieu dans le calme d'une nature magnifique.



PUERTO MONTT est une ville du Chili austral, capitale de la province de Llanquihue et de la région des Lacs. Elle se situe à 1 035 kilomètres au sud de Santiago du Chili par la route panaméricaine, sur la rive nord du vaste golfe appelé Seno de Reloncaví.

Fortement dépendante des activités touristiques et de transport, Puerto Montt est la porte d'entrée de la Patagonie chilienne qui commence au niveau de l'estuaire de Reloncaví et s'étend jusqu'au cap Horn.

C'est une région au climat humide. Il y pleut toute l'année, avec des maximums en hiver (juin à septembre). Les températures en été ne dépassent que rarement les 25 °C et les hivers sont relativement froids ; un peu moins de 10 °C en moyenne la journée. L'océan Pacifique fait néanmoins effet de régulateur ; les températures ne fluctuent pas trop abruptement en comparaison de la latitude à laquelle est située cette région.

L'oratorio... en souvenir de don Bosco !

Que ce soit chez les frères ou chez les sœurs, l'**oratorio** tient une grande place. C'est la première œuvre de don Bosco lorsqu'il recevait ses garçons dans le pré Pinardi... Cet « oratorio » intraduisible en français car un oratoire est un lieu de prière, existe dans toutes les maisons salésiennes chiliennes, comme d'ailleurs dans la plupart des autres pays. C'est une sorte de patronage ouvert durant tous les temps hors-scolaires qui accueille tous les enfants et les jeunes qui le souhaitent. C'est un lieu de vie et d'éducation dans lequel se tricotent les activités sportives, artistiques et ludiques, des temps de catéchèse, de réflexion et de prière, du soutien scolaire ou de l'enseignement, sans oublier les liens avec les familles et parfois des aides alimentaires ou des soins médicaux.

(site Cenlavi – Chili)

Réfléchir et agir

Avec le Père Emmanuel BENARD

ENTRONS EN RESISTANCE FACE AU TERRORISME



En novembre, notre pays fut saisi d'effroi face aux horreurs que quelques jeunes adultes ont perpétré à Paris. Qui d'entre nous n'a pas été sous le choc de ces images ? Qui n'a pas été bouleversé par les témoignages des survivants ? Qui n'est pas resté stupéfait face à ces hommes qui ont préféré donner et se donner la mort plutôt que faire grandir la vie ? Un mois après, Don Bosco Aujourd'hui donne la parole au P. Emmanuel Benard, prêtre et éducateur spécialisé, qui partage sa réflexion et des pistes pour entrer en résistance.

Suite aux attentats de novembre, certains ont été traversés par un vent de colère. Colère contre ces hommes qui justifient leurs atrocités au nom de leur dieu, un dieu fantasmé, fruit de leurs frustrations et de leur incapacité à supporter la différence. Colère face aux crispations qui se sont fait jour dans les discours entendus ici ou là. Colère face au climat de suspicion que les mesures de sécurité intérieure n'ont pas manqué d'instaurer.

Au fond, ces actes terroristes sont venus briser le fondement de l'humanité : l'élan pour la vie, la foi et l'amour. Face à l'irruption de ce qu'il faut bien nommer le mal, nous sommes convoqués à un travail d'élaboration. A l'image de Marie qui « méditait toutes ces choses dans son cœur » (Lc 2, 19), entrons en résistance. Non pas en résistance passive, mais dans un véritable combat pour la vie, un combat à partager avec les jeunes, et qui se décline en trois facettes indissociables.

Un combat éthique

Xavier Thévenot le définissait par le travail auquel « le sujet s'oblige quand, regardant bien en face le mal, et se refusant au suicide et au nihilisme, il cherche avec autrui, et en agissant par et sur les institutions d'une société donnée, à trouver et à créer partiellement le sens de sa vie. »¹. Relever ce défi ne consiste pas à justifier le mal commis, mais à penser les impacts du mal dans le monde, et les réponses ajustées pour laisser malgré tout le beau, le bon et le bien prendre (toute) la place.

Relever ce défi : laisser tout le beau, le bon et le bien prendre toute la place.

Entrer dans ce combat éthique passe par du dialogue dans les familles, les classes, sur les cours de récréation, dans les groupes pastoraux et autres tiers lieux dans lesquels vivent les jeunes. Ces dialogues seront d'autant plus féconds qu'ils s'appuient sur un minimum de formation sur la foi musulmane, ce qu'elle est et ce qu'elle n'est pas, sur les mécanismes qu'activent les djihadistes pour attirer des candidats au terrorisme, et sur les moyens de s'en protéger. Si les jeunes comprennent mieux les enjeux que posent les actes terroristes, et s'ils ne tombent pas dans des amalgames simplistes, ils sauront d'autant mieux se situer face aux discours réducteurs, construire du sens à leur vie et à la société qui les entoure.

Un combat spirituel

Au cœur des atrocités du camp nazi de Westerbok, Etty Hillesum écrivait cette prière : « Je vais t'aider, mon Dieu, à ne pas t'éteindre en moi, [...] ce n'est pas toi qui peux nous aider, mais nous qui pouvons t'aider [...]. C'est tout ce qu'il est possible de sauver en cette époque et c'est aussi la seule chose qui compte : un peu de toi en nous, mon Dieu. »² Relever ce défi nécessite donc que nous nous soutenions à veiller dans le recueillement et la prière, afin que ce soit le Ressuscité, autrement dit le Vivant, qui habite notre cœur. Et n'oublions pas que face aux mauvais esprits qui rendaient fou l'adolescent de l'évangile (Mc 9, 29), Jésus déclarait : « Ce genre d'esprit, rien ne peut le

faire sortir, sauf la prière et le jeûne. » Comment ne pas voir dans ce jeune de l'Evangile, ces jeunes rendus fous par les djihadistes et leurs représentations d'un dieu morbide et mortel ?

Veiller dans le recueillement et la prière, afin que ce soit le Ressuscité qui habite notre cœur.

Pour relever le combat spirituel avec les jeunes, il importe de commencer par les aider à s'ajuster face aux images que nos écrans véhiculent. Il peut être bon de limiter le temps d'exposition à ces images. Mais l'essentiel est d'éduquer leur regard critique sur ce qu'ils visionnent. Ces dernières semaines, plusieurs sites Internet ont proposé des critères de discernement pour bien comprendre et interpréter images et communiqués.

Ensuite, entrer dans ce combat nécessite un nécessaire étayage de ce qui fait l'essentiel de leur vie. Pour les jeunes qui partagent des convictions de foi chrétienne, un temps de prière adapté, ou une belle célébration (eucharistique ou non) peuvent être de vraies ressources pour soutenir les jeunes dans le développement de leur intériorité et l'enracinement de leur foi.

Enfin, une autre piste consiste à sortir du contexte franco-français et s'appuyer sur l'expérience des chrétiens du Moyen-Orient. Rencontrer un migrant de ces régions, échanger à partir d'une vidéo sur la vie des chrétiens d'Irak, ou encore proposer une prière pour nos frères d'Orient peut s'avérer suggestif et fécond.

Un combat pour la fraternité

Plus que jamais, la valeur de la « Fraternité », si chère à notre République Française, doit irriguer nos préoccupations comme nos actions. Je crois que la fraternité est d'autant plus importante envers nos frères musulmans qui sont atterrés de voir leur foi défigurée par les agissements de quelques-uns. Les invitations des jeunes de **CoExister** et de l'association des Etudiants Musulmans de France, très relayées sur les réseaux sociaux, doivent nous encourager. Ces jeunes nous demandent de rester unis, afin de continuer à construire ensemble une société multiculturelle plus juste et plus fraternelle.

Tenir le combat pour la fraternité revient à continuer à aller vers l'autre quel qu'il soit, et garder foi en lui. Des

rencontres avec des personnes de cultures ou de religion différentes favorisent la construction du vivre ensemble. Nous savons que les jeunes apprécient les expériences de partage et de dialogue avec des pairs d'autres cultures. Il suffit d'écouter les témoignages des jeunes ayant participé à n'importe quelle JMJ (Journée Mondiale de la Jeunesse) pour s'en convaincre. Combien les jeunes ont besoin de rencontrer des hommes et femmes de mixité sociale et culturelle ! Plus largement, c'est notre société toute entière qui a besoin de cheminer sur des passerelles favorisant le partage des richesses culturelles. Penser que nous pourrions nous dispenser d'un seul de ces combats serait une erreur car ils ne font qu'un. Entrer en résistance face à la terreur que cherchent à répandre les personnes terroristes nécessite que nous répondions « Me voici » à chacun de ces combats.

Car on aura beau déployer toutes les forces de l'ordre du monde, sécuriser Internet de multiples manières, et multiplier les contrôles à proximité des lieux fréquentés, la meilleure arme pour lutter contre le terrorisme islamique demeure l'éducation. Travail de longue haleine aux effets parfois invisibles, l'éducation paraît la seule alternative à pouvoir faire grandir les jeunes en quête de sens vers la vie, la foi et l'amour. Eduquer à l'heure du terrorisme islamique nécessite donc d'articuler ces trois niveaux d'action : le niveau éthique, le niveau spirituel, et le niveau fraternel.

Le chemin d'Avent de cette année n'est pas ailleurs... dans ces trois combats pour un avènement. Car une chose est certaine. L'objectif des attentats terroristes est de terroriser. Or, la terreur est ennemie de la foi. Si avoir peur fait partie de l'existence humaine, l'éducation permet de la réguler afin qu'elle ne sombre ni dans la panique, ni dans la terreur.

Alors n'ayons pas peur d'entrer dans le temps de l'éducation. A la suite de l'enfant – Jésus qui garde ses bras ouverts à l'invitation de Marie Auxiliatrice, unissons nos énergies pour faire éclore des hommes et des femmes épris de vie, de foi, et d'amour.

**Père Emmanuel BESNARD, Salésien de Don Bosco
17 décembre 2015**

1 : X. THEVENOT, Compter sur Dieu, Etudes de théologie morale, Cerf, Paris, 1992, p. 24.

2 : E. HILLESUM, Une vie bouleversée suivi des Lettres de Westerbork, Editions du Seuil, collection Points, Paris, 1995, p. 114



Florian :

« Je profite de chaque instant de ma Vie ! »

Florian LUCCHINI est bien connu dans le réseau MSJ (Mouvement Salésien des Jeunes) ainsi qu'au Vidès ! Il a participé à plusieurs « campobosco », aux Assemblée générales, à la rencontre de la Famille Salésienne à Lourdes et participé au Camp Mission d'Eté à Madagascar en juillet 2014. Cette dernière aventure auprès des enfants incarcérés a été si forte, qu'il a décidé de consacrer six mois auprès des jeunes de Mahajanga. Voici quelques lignes sur sa nouvelle vie.

DERNIER REGARD SUR MA VILLE !

Dimanche 8 novembre 2015, 5h30 du matin à l'aéroport de Marseille. C'est l'heure. Mon père, ma mère, mon frère et ma grand-mère sont venus pour me dire au revoir. Je passe les bornes à rayons X, je regarde ma famille, un dernier geste de la main, et je me retourne, j'avance tout droit, le plus vite possible, en me répétant de ne pas me retourner, que j'avance vers ma grande aventure. L'avion décolle à destination de Paris. Un dernier regard sur ma ville à travers le hublot, la gorge nouée. Je viens de passer un des moments les plus durs de ma vie. Je me retrouve très vite pour 11h d'avion, et pleins de questions en tête.

Arrivé à l'aéroport d'Antananarivo, capitale de Madagascar, les étapes administratives sont longues, et c'est vers 1h du matin que je retrouve Père Julien, directeur de la communauté de Majunga, où je vais passer ces 6 prochains mois.

Petite précision : ma Mission se déroulera à Majunga, mais d'abord, les frères salésiens m'offrent l'hospitalité dans leur Maison Provinciale à IVATO à une minute de l'aéroport. J'y passerai quelques jours qui me donneront l'occasion de revoir les personnes rencontrées lors de mon séjour en 2014.

MAJUNGA ! C'EST BEAU ET... CHAUD !

Après un jour et deux nuit à la capitale, les quelques 551km et plus de 10h de route défilent sous mes yeux. Me voilà à Majunga. Cette ville d'un peu plus d'un million d'habitants se trouve sur la côte ouest, elle



comporte le deuxième plus grand port de l'île qui, rappelons-le, fait une fois et demi la superficie de la France. Mes premières réactions, « qu'est-ce que c'est beau » et « mon dieu qu'il fait chaud ». Il faut dire que le climat est chaud et sec quasiment toute l'année. Les températures maximales qui atteignent 36 degrés à l'ombre s'étendent entre décembre et janvier, et en général avec un fort taux d'humidité dues aux pluies saisonnières.

LA COMMUNAUTE : MAGNIFIQUE ACCUEIL !

Le Centre Don Bosco comporte la communauté avec cinq salésiens, quatre prêtres et un frère, l'aspirant où logent les aspirants et le Lycée. Le Lycée Don Bosco, où 320 jeunes étudient, comporte six filières professionnelles : Ouvrage Bois, BTP, Ouvrage Métallique, Fabrication Mécanique, Froid et Climatisation, et Electromécanique.

Frère Kanto, le seul frère de la communauté me fait visiter les lieux. La communauté, l'école, l'oratorio.



Florian et une partie des « aspirants »



Florian et sa grand-mère en compagnie de Mère Yvonne REUNGOAT, supérieure générales des Sœurs Salésiennes de Don Bosco, lors du rassemblement de la Famille Salésienne en novembre dernier.

C'est à l'oratorio que je rencontre les 15 aspirants qui en sont à la première étape pour se lancer dans la vie salésienne. Ces jeunes, qui ont entre 18 et 23 ans, ont tous pour but de devenir salésien. Le bâtiment des aspirants se situe en face de celui de la communauté. Ils sont donc séparés des frères de la communauté, et prennent aussi le repas entre eux. C'est aussi à l'aspirandat que loge frère Kanto, qui a 24 ans et qui a fait ses premiers vœux en 2012. Il est quant à lui, responsable des aspirants, et en formation pour devenir prêtre.

Dès le premier jour, j'entends un « on est heureux d'avoir un français avec nous », « on a besoin de toi pour améliorer notre niveau de français ». Avec eux je me sens à l'aise tout de suite. Quel magnifique accueil.

DECOUVERTES...

Les premiers jours je ne fais pas grand-chose, mais très vite on me donne 4h de cours de français par semaines avec les aspirants. Mon gros problème, c'est que je ne suis pas prof ! Alors quelquefois, j'aime bien faire des jeux avec eux, en français bien sûr. Je suis aussi souvent avec les aspirants dans la journée, je les fait parler un peu la langue de Molière, et puis j'apprends beaucoup sur leur culture, sur l'histoire du pays, et donc la nôtre aussi.

Madagascar étant une ancienne colonie française, nos histoires sont liées. J'ai ainsi appris que pendant la seconde guerre mondiale, nous français, avons envoyé les malgaches au front pour renforcer nos troupes. Des centaines de malgaches sont morts pour la France. En 1947, des centaines de malgaches ont été tués par les français dans une tentative de rébellion mais heureusement, ils sont enfin arrivés à prendre

leur indépendance le 26 juin 1960. Même si je n'ai pas à porter le poids de mon histoire, je ressens tout cela ! Je découvre à quel point les français sont très souvent mal vus. Et pour cause, la majorité des blancs sont des hommes retraités qui viennent pour s'amuser avec des jeunes filles malgaches, et celles-ci restent avec eux pour leur argent. C'est fou comme les français ternissent eux-mêmes leur propre réputation.

J'ai rencontré un homme qui venait très certainement là pour le tourisme d'un mauvais genre et je n'ai pas aimé ce moment. J'étais énervé de tout ce qu'il s'est permis de dire sur les malgaches. C'est à ce moment-là que j'ai baissé les yeux sur ma main et que je me suis rendu compte que moi aussi j'étais blanc, et que si moi-même je ne pouvais pas supporter cet homme, ça devait être encore pire pour les malgaches ! Je redécouvre les regards insistants sur les blancs. C'est difficile, mais c'est comme ça, et je comprends de plus en plus pourquoi.

...ET DISPONIBILITE !



Flo et un petit garçon nommé Jonhy – derrière, on aperçoit le bâtiment communautaire

Les mercredis, samedis et dimanches de 14h30 à 17h, l'oratorio ouvre ces portes. Ma condition quand je cherchais une mission, c'était de pouvoir faire de l'animation, et avec cet immense espace, et les 700 enfants qui y jouent, j'allais bien m'éclater. Mais voilà qu'on m'apprend qu'on aurait besoin de moi pour des cours de français le mercredi, au sein de l'oratorio. Il ne me restera donc que le dimanche où je pourrai faire de l'animation, car le samedi, c'est jour des associations (des associations viennent pour parler aux jeunes chaque samedis, après le catéchisme). Sur le coup je suis un peu frustré, car j'adore l'animation. Mais comme dis Sœur Marie Bé : une mission ça ne se choisit pas, ça se reçoit ». Donc s'ils ont besoin de moi

pour du français, eh bien qu'il en soit ainsi. J'aide comme je peux. Mais je ferai tout mon possible pour organiser un Waki Waki en début d'oratorio, au moins ça !!!

Les jours passent et mon emploi du temps reste trop vide ! Je repense aux témoignages d'anciens volontaires, notamment à celui de Guillaume, qui était dans la même communauté il y a quelques années. Je me mets à la recherche d'occupations éducatives !

POUR LE BONHEUR DES ENFANTS...

Maintenant, mon emploi du temps est très rempli. Je vais très souvent avec les électromécaniciens au lycée et les fait parler français ! J'ai été pendant six ans dans cette section en France au lycée Don Bosco de Marseille, donc, je les aide aussi dans leur matière principale. Je me rends à « l'orphelinat Don Bosco » tous les samedis, il se situe à cinq minutes à vélo de la communauté. Les enfants sont toujours très contents de me voir. Ce n'est pas tous les jours qu'ils ont l'occasion de jouer avec un « Vazaha »

Ils sont 17 enfants, la plupart entre 5 et 7 ans. La première rencontre fut très intense. Je me suis très vite retrouvé avec 4 ou 5 enfants agrippés à moi, jouant à cache derrière mon dos. Certains ont été abandonnés à la naissance à cause de leur handicap, l'un d'eux a été retrouvé au milieu des ordures, un autre sur la plage. Des histoires comme cela il y en a beaucoup !

J'ai rencontré un enfant autiste. Il a commencé par sentir mes mains, puis m'a serré dans ses bras et ne m'a plus lâché. Sœur Marie Jeanne m'a expliqué qu'en sentant l'odeur des gens, il arrivait à ressentir les sentiments de la personne. Si j'avais été mal à l'aise de sa présence, il l'aurait senti. J'ai joué environ 45 minutes avec les enfants, et depuis, j'y vais régulièrement, comme je le disais plus haut.

...DES ASPIRANTS ET DES LYCEENS !

Lundi, mardi et vendredi soirs, j'ai cours avec les aspirants et le mercredi après-midi à l'oratorio. Le dimanche, c'est l'animation à l'oratorio ou du moins discussion avec les jeunes. Ceux-ci jouent au basket, au foot, font des acrobaties dans leur coin. J'aimerais faire des petites animations courtes le dimanche, pour que les jeunes se rencontrent. D'où l'instauration de danses salésiennes à chaque début d'oratorio.



Puis je m'occupe aussi d'un grand projet au lycée : faire un Cup Song à 320 personnes le jour de la fête Don Bosco, le 31 janvier. Cette organisation me prend aussi pas mal de temps. J'ai aussi en parallèle quelques autres projets, mais j'en dirai plus un peu plus tard.

PARLER POUR SE COMPRENDRE !

J'apprends tous les jours de nouveaux mots malgaches. Entre les aspirants et les lycéens, je devrais être bilingue d'ici la fin de mon volontariat. Je trouve que c'est aussi un respect d'apprendre leur langue. Je viens dans leur pays, eux doivent apprendre ma langue pour progresser dans la vie, donc je me dois d'apprendre au moins quelques mots. Puis ça fait toujours sensation quand au lycée je sors un « à plus tard » ou même parfois un « taisez-vous » en malgache. Ça les fait rire, et ça contribue beaucoup à mon acceptation.

Les malgaches eux, emploient des mots qui se rapprochent parfois du français mais ne veulent absolument pas dire la même chose. Ainsi, "foufouna" veut dire odeur en malgache sachant que le "a" de la fin est muet. Les salésiens ont évidemment compris mon rire lorsque je leur ai expliqué la signification française.

DES JEUNES GENS COURAGEUX !

Mais ma mission principale, ce sont les aspirants. Ces jeunes malgaches qui veulent devenir salésiens et qui n'ont aucune confiance en eux. Mon gros défi, leur faire prendre conscience qu'ils sont bourrés de talents, qu'ils peuvent faire de grandes choses, et que dans la vie, il faut se surpasser pour se découvrir. Je passe beaucoup de temps avec eux, que ce soit en cours ou dans la vie de tous les jours. Je les aide aussi quand je peux dans leurs tâches quotidiennes, et même si ça les dérange de laisser un vazaha éplucher



des pommes de terre, je pense qu'ils sont heureux que je participe. Puis c'est important pour moi de leur montrer que si je venais pour avoir mon confort et mes habitudes françaises, je serai resté en France.

J'aime bien ma vie ici et c'est en grande majorité grâce aux aspirants. Quel plus beau sentiment sur terre que de se sentir utile, aimé et accepté ? Tous les jours, ils me remercient d'être avec eux, de les aider en français. Mais c'est moi qui les remercie infiniment de l'accueil qu'ils me font. J'ai fêté mon premier mois sur l'île rouge avec eux. J'ai mangé à leur table, et je leur ai fait découvrir le gâteau au yaourt. Au début, ils étaient gênés car ils mangent seulement du riz accompagnés de quelques légumes à chaque repas. Mais là aussi, il a fallu que je leur fasse comprendre que si je voulais manger français, je ne serais pas venu à Madagascar. Le premier repas s'est tellement bien passé que du coup je mange tous les jeudis soirs à leur table. Jeudi car c'est le jour de français, ils sont censés ne pas parler malgache ce jour-là. Je suis très heureux de partager toutes les semaines, ce moment avec les aspirants.

Pendant les cours, certains me donnent des textes à vérifier. Je ne pensais pas me retrouver un jour à corriger des copies, que je n'ai même pas demandé d'ailleurs. Ce n'est pas en France que l'on verrait cela ! Ils ont envie de progresser, et ils font tout pour cela. Je corrige sur le temps de mes soirées, et même si je préférerais regarder un film sur mon ordinateur, c'est toujours avec bon cœur que je me plonge dans mes corrections. Je leur fait aussi de temps en temps le mot du soir, si personne de la communauté n'est disponible.

C'est toujours pour moi un honneur quand ils me demandent cela. Me tenir devant eux, leur dire une parole avant qu'ils se couchent, sachant que ce sont les dernières phrases qu'ils entendent avant d'aller dormir. Pour moi le mot du soir est une parole de

sagesse, et c'est réservé à Jean-Marie Petitclerc, ou quelqu'un d'aussi grand que lui, pas à moi. J'ai oublié de dire qu'auprès d'eux je suis connu. En effet, ils lisent le Don Bosco Aujourd'hui, et j'y suis pas mal de fois dessus. Je leur fait donc découvrir le MSJ, le Campo Bosco, et toutes les autres activités salésiennes auxquelles je participe.

VISITE AU DISPENSAIRE

Je suis allé, avec une des sœurs du dispensaire, situé non loin de la communauté, visiter une malade chez elle. Cette dame n'a pas les moyens de se soigner, c'est pourquoi, elle se fait aider par les sœurs.

La voiture s'arrête devant une clôture en bois. On passe la porte métallique rongée par la rouille, et je me retrouve face à une cabane en tôle, avec des montants en bois et de la ficelle pour consolider le tout. J'entre, et je découvre l'endroit. La cabane, qui est sa maison, est très sombre. Le sol est en terre battue et des poules courent partout ! Toutes sortes de déchets jonchent le sol : capsules de bouteilles, divers plastiques récupérés, et même des fientes de poulets. Cette dame venait d'allumer le feu pour faire la cuisine, dans le coin réservé à cet effet. Un épais nuage de fumée venait bientôt remplir toute la cabane. Je distingue tout de même à travers la porte faite de bois rongé par les insectes, un lit, avec un matelas bien usé par le temps.

La sœur m'a aussi expliqué que les *vazaha*, c'est-à-dire les étrangers d'à côté, possédant un hôtel, voulait obtenir le terrain de cette personne pour agrandir l'établissement. Bien évidemment sans la reloger, et en ne lui proposant qu'une somme d'argent dérisoire. Les sœurs se battent pour que cette dame garde sa "maison", et que le *vazaha* renonce au terrain.

BATAILLE CONTRE LES BESTIOLES !

Par contre, je n'arrive pas à m'habituer aux cafards. Cela fait d'ailleurs bien rire mes hôtes ! J'ai appris que certaines bestioles avaient des ailes... Je n'en ai pas vu voler, pour l'instant ! Je fais avec, et j'adopte la méthode qu'Eléonore, une ancienne volontaire m'a conseillé. Je m'entraîne donc au lancer de chaussures. Oui, le volontaire doit gérer quelques trucs de ce style : Invasions de fourmis, rampantes ou volantes, lézards, cafards, insectes en tous genres... Mais les journées valent tellement le coup, que ma foi c'est un moindre mal. (*mail du 18 décembre 2015 et quelques insertions du journal facebook*)

JOURNEE MONDIALE DES DROITS DE L'HOMME : BAN KI-MOON : l'esprit de notre travail : les droits humains avant tout !

LA JOURNEE MONDIALE DES DROITS DE L'HOMME, célébrée le 10 décembre dernier, rappelait la proclamation de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme, le 10 décembre 1948. Suite à la délibération, Ban Ki-moon, a diffusé cette déclaration :

« **E**ntre les atrocités commises à grande échelle et les abus diffus dans le monde entier, la Journée pour les droits humains devrait appeler à une action coordonnée globale pour promouvoir les principes immuables que nous nous sommes engagés à soutenir collectivement.

En cette année qui marque le 70^{ème} anniversaire des Nations Unies, nous pouvons nous inspirer des mouvements plus récents sur les droits humains qui sont apparus après la seconde guerre mondiale.

A cette époque, le Président américain Franklin D. Roosevelt, indiqua quatre libertés fondamentales inhérentes à tous les hommes depuis leur naissance : la liberté d'expression, la liberté de culte, la liberté de s'organiser et de se défendre. Sa femme, Eleanor Roosevelt, unit ses propres forces aux Nations Unies avec ceux des nombreux défenseurs des droits humains partout dans le monde pour inscrire ces principes dans la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme. Aujourd'hui les défis extraordinaires peuvent être vus – et affrontés – à travers les lentilles de ces quatre libertés :

Premièrement : la liberté d'expression, niée à des millions de personnes et constamment menacée. Nous devons défendre, préserver et étendre les méthodes démocratiques et l'espace pour la société civile. Ceci est essentiel pour une stabilité durable.

Deuxièmement : La liberté de culte. Partout dans le monde les terroristes ont pris en otage la religion, en trahissant l'esprit, en tuant en son nom. D'autres attaquent les minorités religieuses et exploitent leur peur pour leurs calculs politiques. Pour répondre à cela il convient de promouvoir le respect de la diversité, basé sur l'égalité fondamentale de toutes les personnes et sur le droit à la liberté de religion.



Troisièmement : La liberté de s'organiser laquelle manque encore à une bonne partie de l'humanité. Les leaders du monde ont adopté en septembre l'Agenda 2030 pour le développement renouvelable avec l'objectif de mettre fin à la pauvreté et de donner à tous la possibilité de vivre avec dignité sur une planète pacifique et saine. Maintenant tout sera fait le mieux possible pour réaliser cette vision.

Quatrièmement : La liberté du risque. Des millions de réfugiés et d'exilés sont la conséquence tragique de l'incapacité de respecter cette liberté. Jamais depuis la seconde guerre mondiale un nombre aussi grand de personnes n'a été contrainte à laisser leurs propres maisons. Ils fuient la guerre, la violence et les injustices en traversant des continents et des océans, souvent au risque de leur vie. Notre réponse ne doit pas être de fermer nos portes mais au contraire de les ouvrir et de garantir le droit d'asile à tous, sans

Les atrocités commises à grande échelle et les abus diffus dans le monde entier nous appellent à nous engager et à nous soutenir collectivement.

discrimination. Les migrants qui cherchent à fuir la pauvreté et le désespoir doivent aussi bénéficier des droits fondamentaux.

Ban Ki-moon : diplomate et homme politique sud-coréen. Succédant à Kofi Annan, il est l'actuel et huitième secrétaire général des Nations unies depuis le 1^{er} janvier 2007, reconduit à son poste le 21 juin 2011 pour un second mandat, jusqu'au 31 décembre 2016.

Aujourd'hui nous réaffirmons notre engagement à garantir les droits humains comme fondement de nos activités. C'est ceci l'esprit de notre travail « Les droits humains avant tout », pour chercher à prévenir et à répondre aux violations à grande échelle. A l'occasion de cette Journée nous confirmons notre engagement à défendre les libertés fondamentales et à protéger les droits humains de tous les hommes. ».

(site fma –international - 15 décembre 2015)

LES OBJECTIFS DE DEVELOPPEMENT DURABLE : Le Vidès en première ligne.

L'Assemblée de l'ONU, a adopté le 25 septembre dernier, les Objectifs de développement durable, résultat d'une étude laborieuse de ces dernières années. En les lisant vous vous rendrez compte que le VIDES et la Fondation Onlus FVGS travaillent dans ce sens depuis de nombreuses années, à travers les micros projets de développement et le parrainage ou soutien à distance, réalisant ainsi une action de développement, en particulier en faveur des enfants.

(FVGS : Fondazione Volontariato Giovani e Solidarietà, promue par le Vidès italien)

Gardant à l'esprit les défis actuels et les travaux déjà entrepris en continuité avec les Objectifs du Millénaire, il est proposé une stratégie nouvelle pour :

- Mettre fin à l'extrême pauvreté
- Combattre contre les inégalités et les injustices
- Chercher des solutions au changement climatique.

Un effort particulier est destiné à une meilleure protection des droits de l'enfant. Bien qu'il y ait eu des progrès dans les pays en développement en ce qui concerne l'instruction

des enfants qui passent entre 1999 et 2010 de 83% à 90% pour les inscriptions à l'école primaire, les disparités et les inégalités se poursuivent. Avec la forte augmentation des enfants d'immigrés, augmente la difficulté de la continuité éducative pour beaucoup d'entre eux à cause des problèmes linguistiques.

Pour garantir les droits fondamentaux des enfants, les objectifs du développement durable proposent l'accès pour tous :

- A une éducation de qualité
- A une alimentation saine, nutritive et suffisante
- A la protection de la santé
- Et à l'élimination de toute forme de discrimination contre les fillettes, les adolescentes et les jeunes filles.

Dans la totalité du document, le désir de protéger les enfants est constant, afin d'éliminer :

- Les pratiques qui peuvent détruire ou abimer leur intégrité physique comme les mariages précoces et forcés ou les mutilations génitales féminines (5.3)
- La maltraitance, l'exploitation, le trafic et les trautes, toutes les formes de violence et de torture dont les enfants sont victimes (16.2).
- et de veiller à l'identité juridique à travers l'enregistrement des naissances (16,9).

Nous nous rendons compte combien le Vidès et la Fondation FVGS ont contribué à la réalisation des objectifs des Nations Unies, promouvant la sensibilité de ceux qui croient en notre œuvre, qui est de travailler à réaliser la mondialisation de la solidarité pour le bien commun.

De fait, le soutien à distance ou parrainage est conçu précisément pour que tous les enfants en Asie, en Afrique, en Amérique latine et en Europe, aient :



- le droit d'étudier
- Le droit d'accéder à des soins médicaux adéquats
- Le droit à une alimentation adaptée
- Le droit de grandir dans un environnement sain et protégé.

Sœur Maria Grazia CAPUTO, directrice du Bureau des Droits humains à Genève-Veyrier.

L'ÉLIMINATION DE LA VIOLENCE CONTRE LES FEMMES : Eduquer au respect et à la liberté

Six ans après l'adoption par l'Assemblée générale de la Déclaration sur l'élimination de la violence perpétrée contre les femmes, les Nations Unies ont institué en Décembre 1999 la Journée internationale pour l'élimination de la violence contre les femmes.

Promouvoir l'éducation des filles afin de créer des modèles féminins solides et indépendants à l'intérieur des communautés.

Le choix de la date n'est pas une coïncidence, mais se réfère à celle du 25 Novembre 1960, lorsque, pendant la dictature de Trujillo en République dominicaine, les trois sœurs Mirabal, opposantes au régime ont été torturées et sauvagement assassinées.

Depuis, 55 ans ont passés mais la violence contre les femmes reste un problème plus qu'actuel ! Selon les estimations de la Division de statistiques des Nations Unies, une femme sur trois dans le monde, a subi des violences physiques, psychologiques ou sexuelles de la part d'un homme pendant sa vie. En outre, les 2/3 des victimes de meurtres perpétrés par leurs partenaires ou membres de leur famille sont des femmes !

Un type de violence, souvent oublié, mais très commun en Afrique et au Moyen-Orient, est la mutilation génitale féminine: 125 millions de filles et de femmes toujours en vie ont été victimes de ce crime inhumain. 250 millions sont des filles qui se sont mariées avant 15 ans.

La violence contre les femmes ne connaît pas de limites d'âge, de culture, de classe sociale ou de groupe ethnique, mais affecte tous les pays, sans distinction. Les causes sont nombreuses, mais à la base, se situe le refus de l'égalité entre les hommes et les femmes, l'acceptation de la femme en tant que partenaire à égalité avec l'homme.

Pour lutter contre ce phénomène mondial, il faut opérer un changement de mentalité. D'une part, développer une éducation qui apprenne le respect et l'acceptation réciproque, en reconnaissant la valeur et la dignité de chaque personne, indépendamment de son sexe. D'autre part, promouvoir l'éducation des filles afin de créer des modèles féminins solides et indépendants à l'intérieur des communautés humaines. Ces femmes peuvent en effet, grâce à leurs capacités et à leurs personnalités, briser les préjugés et renforcer l'estime de soi des autres femmes et des jeunes filles.

Une bonne éducation des femmes est aussi à la base de l'indépendance économique des femmes, élément clé pour prévenir de nombreux cas de violence.

Giovanna Vitali
Bureau des droits de l'IIMA –Stagiaire





Benjamin :

« Grace au volontariat, j'ai choisi la voie de l'éducation ! »

« Avez-vous déjà ressenti un besoin impérieux d'être utile à la société, de vouloir vous engager pour faire grandir le monde dans lequel nous vivons? C'est ce que j'ai ressenti, il y a maintenant deux ans. Une nécessité de m'engager d'abord pour les autres. » Ainsi commence le témoignage de Benjamin HARDY qui, en 2014/2015 a accompli son volontariat à LYON. Il raconte...

Réflexion, décision, engagement !

Quand cette question a surgi, j'étais encore plongé dans mes études d'archéologie. J'ai alors décidé de les finir, ce qui me donnait un an pour réfléchir dans quelles conditions m'engager et avec quel organisme.

Cela faisait déjà quatre ans que je faisais de l'animation avec les jeunes, ma seconde passion, à tel point que je venais de me lancer dans la formation pour être directeur d'accueil collectif de mineurs. Je me suis alors dit : pourquoi ne pas faire ce volontariat auprès des jeunes ? En septembre, j'ai découvert le MSJ (Mouvement salésien des Jeunes). Je connaissais les salésiens par les camps inter-jeunes mais c'était la première fois que je découvrais vraiment le réseau et ses propositions. Je me suis alors rendu compte de l'importance pour moi de m'engager aussi dans ma foi.

Appréciant beaucoup le Réseau Salésien de Don Bosco, je me suis alors lancé dans les démarches avec Vidès-France. Un volontariat salésien international mais qui a aussi développé une branche française. Pourquoi me direz-vous ne pas être parti à l'international. Certaines personnes m'ont dit « ce n'est pas un volontariat si tu pars dans ton propre pays ! » J'ai découvert en France, un nouvel environnement auquel peu de personnes s'intéressent : Le quartier. Oui je vous le dis, le quartier a son propre fonctionnement et une forte individualité.

Je ne ressentais pas d'attraction particulière pour l'aide internationale. Pour garder à tout prix mon petit confort, je ne pense pas ! Je pense simplement qu'il y a suffisamment à faire en France et qu'il n'y a

pas obligation de partir pour se rendre utile. Bien sur quand j'exprime cela, je ne critique pas ceux qui partent, au contraire ! Je trouve que chaque personne a un besoin auquel il souhaite répondre en partant en volontariat. Il faut des volontaires répondant à chaque besoin.

Le Valdocco : un saut dans l'inconnu !

En septembre 2014, je suis donc parti au Valdocco grand Lyon dans une ville que je ne connaissais pas du tout mais que j'ai appris à découvrir.

Le valdocco est une association de prévention généralisée qui travaille à rejoindre les jeunes des quartiers prioritaires dans les trois lieux qu'il fréquente, c'est à dire l'école la famille et la cité. J'étais engagé dans deux services : la prévention et « Potentiel Jeunes ». La prévention est un service dans lequel on fait de l'animation de rue sur les quartiers, du soutien scolaire, des sorties et des grands jeux en dehors du quartier et par inter-quartier. « Potentiel jeunes » travaille sur la réinsertion scolaire de jeunes déscolarisés. Ils ont 16/25 ans et souhaitent reprendre une formation, trouver un boulot... Dans ce dispositif il y a surtout de l'accompagnement dans des sessions alliant débats, ateliers et accompagnement individuel.

Pour que vous puissiez avoir un aperçu sommaire de certains projets qui ont été montés, voici deux exemples : Dans le cadre du dispositif « Potentiel jeunes », l'équipe a proposé un atelier d'expression. L'un de ces ateliers était orienté vers l'art plastique. Du matériel de récupération avait été mis à disposition des jeunes. Pour les aider dans leurs démarches créatives, le thème de la "liberté" avait été choisi. La première œuvre est un oiseau,

montrant la liberté de se déplacer, de voler, la liberté de l'air. La deuxième œuvre est une représentation de la statue de la liberté. La troisième représente un bateau sur lequel se trouvent deux bouteilles personnages.

Le dispositif potentiel jeunes du Valdocco a mis en place un atelier BAFA. Deux heures par semaine, nous renseignons les jeunes intéressés, sur le parcours du BAFA, en mettant à leur disposition des ressources, en les accompagnant dans leurs démarches et en organisant une action d'auto-financement.

Le quartier : un lieu de vie qui a son propre fonctionnement ...

Comme je l'ai déjà dit, je n'ai pas vraiment pris le temps, au cours de mon volontariat, de m'arrêter sur mon ressenti. Pas par choix, non, par manque



d'attention de mes émotions, plongé que j'étais dans cette expérience. Et, puis pour être tout à fait exact, il faut souligner que je n'ai guère l'habitude de m'arrêter sur ce que je ressens.

Toujours est-il que au moment de la relecture de volontariat *Vidès* en septembre, je me suis rendu compte de tout ce que je n'avais passé sous silence dans les lettres que j'envoyais. J'espère réussir à l'exprimer sans pour autant passer trop par l'intellectualisation. Pour comprendre mon expérience il faut comprendre ce contexte.

La majorité des jeunes rencontrés, sont issus de l'immigration vivant dans des quartiers en grande difficulté. Je fais simplement un constat pas un débat ou une polémique. Un quartier, c'est généralement un ensemble d'immeubles autour d'une esplanade, la plupart du temps séparé par des barrières du reste de la ville. Ces quartiers ont souvent au centre, un

city-stade. Je décris ici simplement les quartiers sur lesquels je suis allé : Constellation, Janin, Jeunet, Vaulx-en-Velin. Malheureusement, l'état d'esprit de ce que je vais raconter ensuite relate d'un an d'expérience et je ne garantis pas de pouvoir vous exprimer ce que je ressentais la première fois que je suis allé sur les quartiers !!!

Le premier quartier où je suis allé est Jeunet, un quartier où le *Valdocco* est bien connu. La première fois que j'y suis arrivé, les jeunes criaient par les fenêtres : « Il y a le Valdocco, il y a le Valdocco ! ». J'ai donc ressenti une fierté de faire partie de cette association ; je ne m'attendais pas du tout à cet accueil et j'ai vraiment été agréablement surpris. Je ne sais pas trop à quoi je m'attendais en fait.

Sur un quartier, j'ai senti un peu de peur en arrivant car les grands frères nous épiaient et ne paraissaient pas très accueillants au premier abord. Sur les deux

derniers quartiers, l'accueil me semblait plus commun.

Un quartier est un lieu de vie, d'entre-soi. C'est un lieu clos, il faut avoir les codes du quartier pour y rentrer. Un quartier est séparé de la rue. Au cœur de ces quartiers, il y a souvent un mini-stade de foot. Les

quartiers où je suis allée sont des lieux d'influence des grands frères. Ces derniers contrôlent les influences des personnes extérieures sur les plus jeunes du quartier. Un quartier c'est souvent un lieu de trafic : drogue, voitures volées et bricolées. Un quartier est séparé de l'extérieur par des murs des grillages.

Apprendre à réprimer la violence, à se confronter avec soi-même !

J'ai découvert dans mon volontariat que cet entre-soi et ces codes propres aux quartiers, expliquent pour une grande part la violence qui y est associée. Cette violence est due, pour une grande part, à l'incompréhension des codes de conduite et de communication avec l'extérieur. C'est le même cas dans les établissements scolaires où la mixité sociale est faible. Le but du *Valdocco* est de rejoindre les



jeunes dans ces quartiers, mais aussi de les amener à se confronter à ces codes en les sortant du quartier.

Ce que j'ai ressenti, c'est effectivement cette grande différence entre ces jeunes et les éducateurs et animateurs qui les côtoient. Une différence qui est une richesse, mais qui nécessite de comprendre certaines règles de la vie. D'abord en allant sur les quartiers, il faut se préparer à se confronter à soi-même. En effet, le jeune nous renvoie souvent à nos propres difficultés et limites. Il faut surtout répondre au jeune qui nous teste, ne surtout pas nous enfermer dans une bulle de silence au fond de soi. Sinon, le jeune voudra tester notre réaction au-delà du silence. Une réaction qui finira toujours par arriver. Il faut aussi faire attention à réprimer en soi le langage de la violence. Violence qui peut être physique mais surtout verbale. En effet, le jeune va souvent « chercher » verbalement et il faudra répondre spontanément, tout en veillant à utiliser un vocabulaire adapté. Le choix du vocabulaire est important afin que les jeunes prennent conscience de son impact. En effet, les jeunes ont des difficultés à manier le langage verbal. Ce qui entraîne un besoin de s'exprimer par la violence, à cause de leur incapacité à mettre des mots sur leurs souffrances. Ces difficultés à communiquer peuvent en plus, être aggravées par une situation familiale où la langue française est peu ou pas maîtrisée par les parents.

J'ai été confronté à moi-même, à mon mode de réaction aux situations, à la nécessité de faire équipe, afin d'avoir un intermédiaire, une tierce personne qui puisse éviter l'escalade du conflit.

Une équipe sert aussi de relais. En effet, moi qui étais sur le quartier de Vaulx en Velin, j'ai pu travailler avec l'un des référents des années précédentes. Ce qui

permettait un accès plus facile auprès familles. Les familles sont souvent méfiantes à notre égard tant qu'elles ne nous connaissent pas encore, ce qui est tout à fait légitime. Malgré cela, j'ai dans la majorité des cas, toujours été très bien accueilli par les familles de Vaulx en Velin. Sur d'autres quartiers, l'accueil est parfois plus difficile. Par exemple à

Janin, aucune famille ne m'a jamais proposé de monter chez elle pour nous accueillir. La plupart du temps, les informations passaient par l'interphone de l'immeuble.

Un point qui m'a marqué aussi est la gestion de l'éducation et des activités des jeunes uniquement par leur maman. Ce n'est pas une généralité, c'est simplement un constat chez certaines familles. Je me souviendrai toujours de cet homme qui m'a dit en ouvrant la porte : "Le *Valdocco* ! Ah ! je ne peux pas vous répondre ! c'est ma femme qui gère. Revenez quand elle sera là !" J'ai remarqué aussi que ce sont plus souvent les mamans qui viennent aux réunions proposées. Ce sont elles qui viennent nous interroger sur la scolarité de leurs enfants.

Une expérience humaine inoubliable !

Je suis heureux de l'expérience humaine que j'ai faite sur ces quartiers. C'est une expérience de vie qui m'aidera pour mon avenir. J'ai aussi apprécié avoir eu des temps de formations avant d'aller sur le terrain qui m'ont permis de comprendre le contexte de notre intervention. J'ai apprécié faire un volontariat, et comme je l'ai déjà dit, un volontariat que je pensais d'abord tourné vers les autres et qui a finalement, été une expérience de vie humaine. J'ai vu la pauvreté financière, mais aussi affective et sociale.

Ce volontariat m'a permis aujourd'hui de choisir la voie de l'éducation. Je vais être prof afin de combiner ma passion pour l'histoire, mais aussi toute cette expérience des difficultés auxquelles peuvent être confrontés les jeunes adolescents de notre société.

Benjamin Hardy – courriel du 1^{er} janvier 2016